

**HISTOIRE DES SŒURS MUNET
ET DE LEUR FAMILLE MISSIONNAIRE**

En recourant à l'histoire croisée avec les autres sciences sociales (anthropologie, sociologie...), la collection *Histoire des mondes chrétiens* s'intéresse à tout le parcours historique qui a vu le christianisme réaliser peu à peu la première mondialisation, du Moyen Orient originel à l'Occident européen, aux nouvelles terres des Amériques puis à l'Orient extrême et à l'Océanie.

Elle entend traiter de toutes les communautés chrétiennes – catholiques, protestantes, orthodoxes –, où qu'elles soient, dans une perspective mondiale. Si elle privilégie celles du sud, c'est parce que ces dernières se penchent aujourd'hui sur leurs origines et veulent en connaître les sources. Elle met en lumière les rapports (conflits et/ou dialogue) que ces communautés ont entretenus avec les autres religions et les diverses cultures.

Cette collection est dirigée : – par *Paul Coulon*, directeur honoraire de l'Institut de science et de théologie des religions à l'Institut Catholique de Paris, rédacteur en chef (2007-2012) de la revue *HMC* éditée par les éditions Karthala, membre titulaire de l'Académie des sciences d'outre-mer ; – et par *Philippe Delisle*, professeur d'histoire contemporaine à l'Université Jean Moulin de Lyon, auteur de plusieurs ouvrages historiques traitant de la vie religieuse dans les sociétés esclavagistes antillaises et directeur chez Karthala de la collection « Esprit BD » consacrée à l'analyse de la propagande coloniale et missionnaire à travers la bande dessinée franco-belge.

Karthala sur Internet : <http://www.karthala.com>
Paiement sécurisé

Couverture : *En haut*, Alice et Marie-Thérèse Munet infirmières avec Logo à l'hôpital 205 de Menton (« le Collège »). *En bas*, Sœur Hélène Aneyou et Sœur Iwona Kucharska à l'école primaire catholique du Sacré-Cœur de Kouandé au Bénin.

Crédits photographiques : La plupart des illustrations de ce volume appartiennent au fonds des archives des Sœurs Missionnaires Catéchistes du Sacré-Cœur et à celui de la Société des Missions Africaines (Lyon, Strasbourg et Rome). Pour celles trouvées sur différents sites les droits en sont réservés (dr), le cas échéant.

© Éditions Karthala, 2017
ISBN : 978-2-8111-xxxx-x

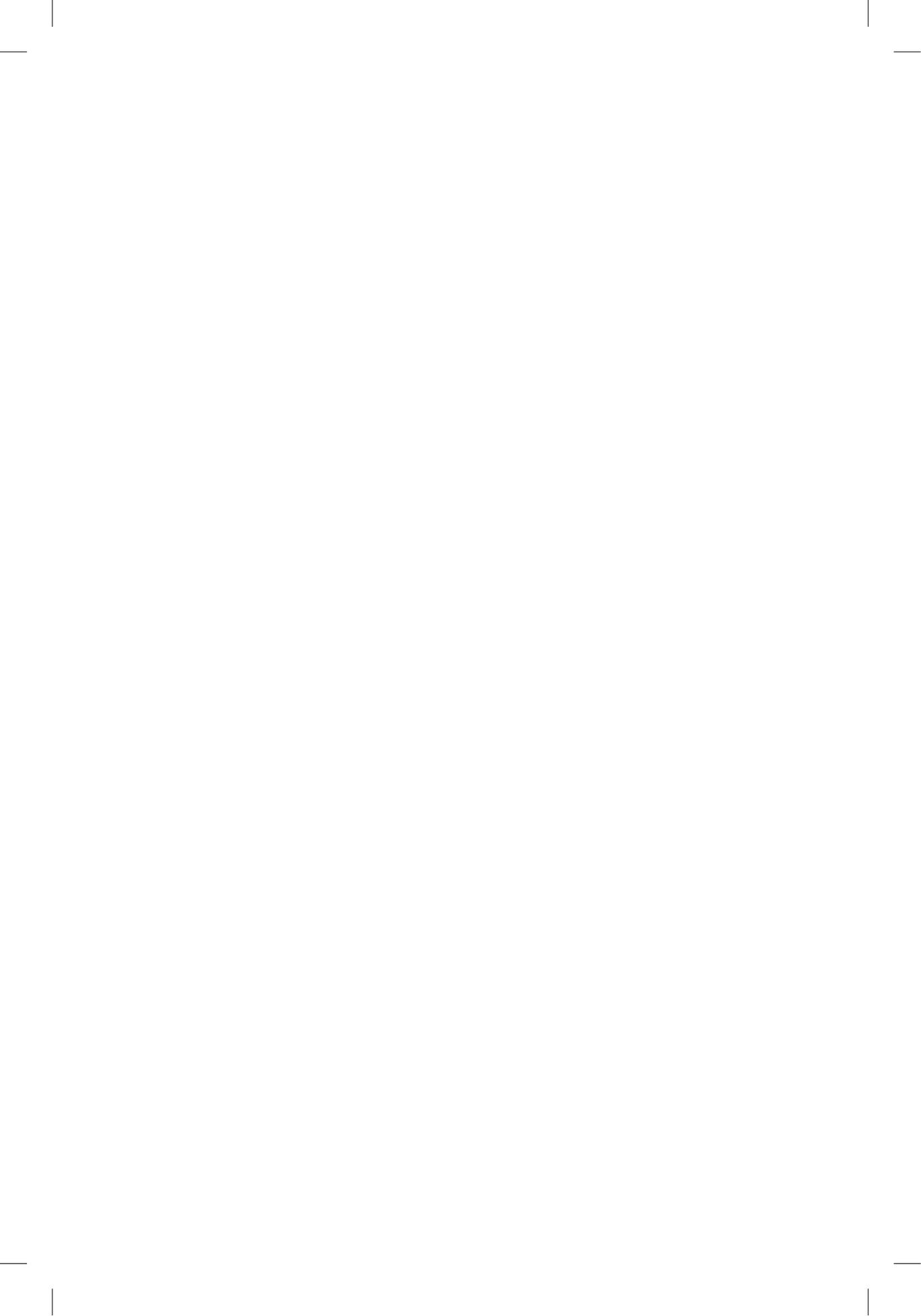
**Sœur Chantal de Labareyre
Sœur Sylvie Flamand
avec le Père Gilles Babinet, SMA**

Histoire des sœurs Munet et de leur famille missionnaire

*Des tirailleurs sénégalais de la Grande Guerre
à l'évangélisation en Afrique*

Préface de Monseigneur Jean Bonfils

**Éditions Karthala
22-24, boulevard Arago
75013 Paris**



Préface

J'accueille avec reconnaissance et considère comme un honneur et un signe d'amitié l'invitation qui m'est adressée d'ouvrir par une préface l'histoire passionnante et détaillée de la Congrégation des Missionnaires Catéchistes du Sacré-Cœur. Je m'exécute volontiers au titre de membre de la Société des Missions Africaines et d'ancien évêque de Nice, diocèse de fondation de cette Congrégation à Menton.

C'est d'abord à Lyon que passèrent leur enfance et leur adolescence Alice et Marie-Thérèse Munet, nées l'une et l'autre en 1870 et 1876 à Belley, où Monsieur Adrien Munet, leur père, siégeait comme procureur de la République. C'est là que la famille connut et reçut chez elle le Père Augustin Planque, Supérieur général de la Société des Missions Africaines et fondateur en 1876 des Sœurs de Notre-Dame des Apôtres. À partir de 1892-1893, la famille Munet descendit en Provence, à Cannes d'abord et ensuite sur la Côte d'Azur, à Menton. C'est à Menton qu'en 1914, Alice Munet, infirmière diplômée d'État, à laquelle sa sœur Marie-Thérèse demeurait étroitement liée, découvrira sa vocation missionnaire auprès des « Tirailleurs Sénégalais » blessés de guerre et repliés dans les hôpitaux complémentaires de la ville. Elle se met à les soigner et à les évangéliser avec respect et assurance à la fois ; à cet effet, elle s'initie même sous leur conduite à la langue bambara, utilisée comme langue véhiculaire et commerciale sur l'ensemble de l'Afrique de l'Ouest. On lira avec bonheur les belles pages qui rapportent la mission des Sœurs Munet auprès de ces Africains blessés dès les premiers mois de la guerre. C'est un témoignage éloquent des « actes des apôtres » au xx^e siècle.

Les demoiselles Munet avaient été initiées en famille à une vie profondément chrétienne et évangélique. Elles avaient appris à viser haut en matière de charité et de sainteté, notamment à s'intéresser aux pauvres de l'époque et à trouver Dieu en toutes misères humaines. C'est en 1921 qu'Alice prit contact avec le Père Chabert, Supérieur général de la Société des Missions Africaines, auquel elle voulait offrir la Villa de la Vierge, à Menton. L'affaire ne fut pas conclue, mais il s'ensuivit un échange de correspondances qui aboutirent en 1922 à la naissance d'une « société de dames catéchistes » destinées à l'Afrique. Cette société deviendra ultérieurement une Congrégation religieuse, non sans passer, après le décès prématuré d'Alice, par les turbulences que connaissent

assez fréquemment les jeunes instituts aux premiers temps de leur fondation et que l'on rappelle ici sans concessions.

Les textes fondateurs de la congrégation des Missionnaires Catéchistes du Sacré-Cœur font ressortir les caractéristiques du charisme originel :

– L'Eucharistie, comme « source et sommet de la vie chrétienne et de l'évangélisation », selon les termes du concile Vatican II ; en effet la célébration et l'adoration de l'eucharistie tiennent toujours une place privilégiée à la Villa de la Vierge à Menton et dans les autres communautés de la Congrégation.

– La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, icône eucharistique qui nous conduit à la contemplation de l'Amour de Dieu dans le don qu'il nous fait de son Fils.

– La filiation de Monseigneur de Marion-Brésillac, fondateur de la Société des Missions Africaines : les « Petites Servantes du Sacré-Cœur », comme on les appelait alors, « se déclarent filles de Monseigneur de Marion Brésillac dont elles acceptent avec amour l'esprit, qui était d'envoyer des missionnaires dans les contrées les plus abandonnées et déshéritées de l'Afrique [...] La Société des Petites Servantes Missionnaires a pour but exclusif l'évangélisation des Noirs en Afrique [...] spécialement dans les régions les plus abandonnées et inaccessibles ». Et encore : « L'esprit, tout d'amour, de la fondatrice des Missionnaires du Sacré-Cœur est bien le même que celui du fondateur des Missions Africaines, lequel a su imprégner ses fils de cette bonté, de cette hospitalité évangélique qui restera toujours leur marque caractéristique. »

Ainsi s'exprimaient les textes originels, sinon fondateurs, de la Congrégation. Les liens entre la *SMa* et les *Mcsc* ne se sont pas distendus depuis lors, si l'on en juge par la présence et l'activité des *SMa* dans la formation des premières Sœurs, sans parler du rôle déterminant du Père Chabert aux origines et de l'aumônerie quasi permanente de la Villa de la Vierge à Menton jusqu'à nos jours. Ceci étant, la Congrégation jouit aujourd'hui et depuis plus d'un demi-siècle de sa pleine autonomie, selon le droit général de l'Église.

Au début septembre 2016, la congrégation comptait 34 religieuses européennes et 15 religieuses africaines (togolaises, béninoises et burkinabés). Elle est présente en Europe, au Togo, au Bénin et au Cameroun. L'avenir d'un Institut, dans l'Église, est entre les mains de Dieu, mais il relève aussi de la responsabilité de ses membres. Aujourd'hui, la situation démographique de la congrégation, et s'agissant des religieuses d'origine européenne, est semblable à celle des autres congrégations féminines

de vie apostolique. Les candidates se font rares. En ce domaine, il faut se garder de pronostiquer, surtout lorsqu'on le fait avec un peu trop d'assurance, la fin de ces congrégations. Les « prophètes mineurs » qui, en ce domaine, ont quelques difficultés à dépasser un horizon purement sociologique, devraient relire et méditer ce que saint Jean-Paul II écrivait dans l'Exhortation Apostolique *Vita Consecrata* (n° 63) : « Les nouvelles situations de pénuries doivent donc être abordées avec la sérénité de ceux qui savent qu'il est demandé à chacun plus l'engagement de la fidélité que la réussite. On doit absolument éviter le véritable échec de la vie consacrée, qui ne vient pas de la baisse numérique, mais de la perte de l'adhésion spirituelle au Seigneur, à la vocation propre et à la mission. » Voilà de quoi éclairer la route de nos Sœurs, affermir leur fidélité et réchauffer leur espérance. Et qu'il en soit ainsi !



+ Jean BONFILS SMA
Évêque émérite de Nice.



Avant-propos

« Nous n'avons qu'une vie à vivre pour Jésus-Christ, ne lui marchandons pas. Il nous a donné la sienne tout entière. Ne vivons que pour l'aimer et le servir. »

Voilà tout le résumé de la vie d'Alice Munet et de sa sœur Marie-Thérèse qui, en soignant les tirailleurs sénégalais durant la guerre de 1914-1918 à Menton, ont découvert l'Afrique, ressentant un appel irrésistible pour ce continent et désirant y consacrer toute leur vie.

Cet appel s'est concrétisé, sur les conseils du père Jean-Marie Chabert, Supérieur général de la société des Missions Africaines, par la fondation de l'Institut des Missionnaires Catéchistes du Sacré-Cœur, un institut missionnaire orienté essentiellement vers l'Afrique dont le charisme se décline ainsi : « Adoration eucharistique et première évangélisation en Afrique ».

Cet ouvrage veut retracer les débuts de la vocation des deux fondatrices et toute l'histoire de la congrégation avec ses joies et ses difficultés jusqu'à aujourd'hui, afin de permettre aux jeunes générations de sœurs missionnaires catéchistes du Sacré-Cœur d'aller puiser à la source de l'intuition prophétique d'Alice et de Marie-Thérèse Munet et de se sentir renouvelées dans la joie de leur vocation missionnaire.

Avec l'arrivée des sœurs africaines dans notre institut, le désir de faire vivre sa mémoire est devenu une évidence. En 2003, un groupe de cinq sœurs s'est constitué pour effectuer un travail de recherches afin de retracer la vie et l'histoire de nos différentes missions et maisons. Cette recherche s'est effectuée jusqu'aux années 1950 ; interrompue puis reprise en 2010, elle a été poursuivie jusqu'à nos jours grâce à la collaboration efficace du père Gilles Babinet, de la Société des Missions Africaines de Lyon.

Un grand merci à toutes les sœurs qui ont participé, d'une manière ou d'une autre, à l'élaboration de cet ouvrage, et plus spécialement aux sœurs Marie Marchal, Marie-Josèphe Lassonnery, Marie-Renée Mauchet, Marie-Antoinette Coudurier, Marie-Odette Chastan, sans lesquelles il n'aurait pu voir le jour.

Sœur Chantal de Labareyre
Sœur Sylvie Flamand



1

Le terreau familial d'une vocation

La guerre entre la France et l'Allemagne, en 1870, entraîne la chute de l'Empire de Napoléon III et la proclamation de la République Française. Le pouvoir républicain se montre favorable aux divers mouvements ouvriers, mais il est de plus en plus hostile à l'Église.

À partir des années 1880, des lois établissent, dans les villages, des écoles publiques gratuites et laïques, puis interdisent aux religieux/religieuses d'enseigner dans les écoles publiques. Beaucoup alors fondent des établissements privés (sans aucune subvention publique). L'opposition entre le Pouvoir et l'Église s'accroît encore, au point que les congrégations religieuses sont dissoutes et les monastères fermés, et que le Concordat entre l'Église et l'État est dénoncé (1903-1905).

Par ailleurs, le ^{xix}^e siècle marque le début du développement de l'industrie. Le régime capitaliste de l'époque va permettre aux grandes familles bourgeoises de s'enrichir, tandis que les ouvriers vivent dans la plus grande misère.

Dans le monde paysan et ouvrier, peu de gens sont instruits, alors que dans la bourgeoisie, les parents peuvent payer de bonnes études à leurs enfants. Ils veillent en particulier à ce que l'éducation de leurs filles soit soignée. Outre l'enseignement religieux, ils veulent que le dessin, la peinture, la musique, la danse et la broderie fassent partie de leur éducation. Si elles ne vont pas dans des institutions privées, les jeunes filles de la haute bourgeoisie reçoivent leur instruction à domicile par une institutrice de « bonne famille ». L'important est d'en faire de bonnes maîtresses de maison, vigilantes et cultivées, et des femmes chrétiennes rayonnantes d'une foi vivante, capables d'exercer un rôle dans les œuvres charitables et la catéchèse de leur paroisse.

Alice Munet est issue d'une de ces familles de la bourgeoisie lyonnaise du ^{xix}^e siècle, une famille profondément chrétienne.



Monsieur Adrien Munet
(1838-1906)

Madame Sophie Munet,
à Belley, (1842-1919)

Un papa très attentionné

Le papa d’Alice, Adrien Munet, est né à Lyon le 31 octobre 1838. À l’âge de 28 ans, il devient magistrat, exerçant sa carrière à Belley, dans l’Ain. Il habite sur la colline de Leschaux. En 1866, il y est d’abord procureur impérial, puis à partir de 1870, procureur de la République. C’est un homme droit et sincère. « L’imposante dignité de cette belle physionomie fait dire : Monsieur Munet n’a qu’à se montrer pour qu’on lui donne raison ¹. »

Il est profondément chrétien, attaché aux valeurs morales chrétiennes. C’est un homme d’honneur de l’époque, puisque lorsque « la politique dévia à gauche », en 1878, il quitte la magistrature, quitte Belley et rentre à Lyon, sa ville natale. Il habite alors avec toute sa famille, dans sa résidence principale de Lyon, d’abord au 1^{er} étage du 27 quai Tilsitt, puis à partir de 1886, au 2 quai d’Occident. La famille passe alors les mois d’été dans sa résidence secondaire à Panissière, un hameau près de Lamure-sur-Azergues, dans les Monts du Lyonnais.

1. [Marie-Thérèse Munet], *Alice Munet, Fondatrice des Petites Servantes du Sacré-Cœur, Missionnaires Catéchistes des Noirs en Afrique*, Lyon/Paris, Librairie catholique Emmanuel Vitte, 1927, xxv + 412 p. (Préface de Francis Jammes) [Désormais cité : *Biographie*] citation p. 66 en note.

Monsieur Munet n'avait pas besoin de la magistrature pour faire vivre sa famille. Du côté de sa femme comme du sien, il possédait propriétés et fermes, surtout dans le département de l'Ain.

Il fréquente le clergé. À Belley, Monseigneur Richard, évêque du diocèse, est souvent invité chez les Munet et, à Lyon, le Père Augustin Planque, Supérieur général des Missions Africaines. Après sa démission, Monsieur Munet remet à ce dernier son beau costume de magistrat au profit d'une vente de charité en faveur des Missions ; en retour, le Père Planque lui offre un crucifix, un de ceux destinés aux missionnaires lors de la cérémonie de leur départ en mission, crucifix qui sera placé à l'entrée de la chambre des parents Munet. « Ce jour-là, le Père a été un prophète sans le savoir. Il ne prévoyait sans doute pas qu'un jour je m'enrôlerais sous la bannière des Missions Africaines », nous dit sa fille Alice.

Monsieur Munet est un homme profondément bon, bienveillant et attaché à sa famille. Il est très attentif à l'éducation et à la santé de ses enfants, n'hésitant pas à faire les déplacements nécessaires pour trouver un climat plus favorable pour sa fille Marie-Thérèse, et des pèlerinages en remerciement de la guérison miraculeuse d'Alice, après une pleurésie.

Il veut pour sa famille une vie aisée, mais sans luxe. Il est d'une conscience austère pour lui-même, mais il se plaît à gâter ses enfants et petits enfants. Préoccupé par leur avenir, il ne parle à ses filles de demandes de mariage qu'après les avoir méticuleusement examinées.

Il soutient plusieurs œuvres de charité dont il est souvent un des administrateurs. Il place des vieillards abandonnés chez les Petites Sœurs des Pauvres, s'occupe de l'éducation de l'Enfance, de l'œuvre des écoles chrétiennes, de l'œuvre de l'hospice du Calvaire. Il participera avec ses filles au soulagement des misères de Menton.

Malgré son désir de rester à Lyon, il achète à Menton en 1904, à la grande joie de ses filles, la villa Cottin qu'il louait chaque hiver depuis plusieurs années, contribuant largement à leur assurer la subsistance future par l'héritage de ses biens.

Une maman préfondatrice

Sophie Gautier est née à Lyon le 25 mars 1842, elle aussi d'une famille bourgeoise profondément chrétienne. On peut la considérer comme la préfondatrice de l'œuvre de sa fille, ayant eu une influence

spirituelle considérable, quoique discrète, sur la vie d'Alice. Elle est l'instigatrice des projets de sa fille, la soutenant financièrement, spirituellement, moralement. Elle lui a surtout légué sa bonté légendaire et son abnégation.

À l'âge de 3 ans, Sophie connaît la plus grande douleur de sa vie : sa mère meurt, lui laissant un grand frère et une sœur d'un an plus jeune qu'elle. Son père, homme de devoir, est strict et sévère. Toute petite, elle a devant les yeux l'exemple de sa grand-mère paternelle qui assiste chaque jour à la messe.

Chaque hiver, dans la grande maison familiale de Lyon, la villa Ombrosa sur les bords de Saône, ses oncles, ses tantes et ses cousins se retrouvent. Catholiques, généreux et hospitaliers, ils sont parmi les personnages remarquables de la vie lyonnaise du ^{xix}^e siècle.

Dès l'âge de 9 ans, Sophie est mise au pensionnat des Dames du Sacré-Cœur, à la Ferrandière à Lyon. Reprise ensuite au bout de quelques années, elle y retourne de 16 à 19 ans. Elle est très artiste, compose des poésies, mais son souci est de faire la volonté de Dieu et de rendre les siens heureux. Déjà, lors de sa première communion, elle dit : « Je veux vivre en union avec Dieu, pour commencer sur la terre, avec Lui, cette union qui durera toute l'éternité ². »

Malgré son désir d'entrer dans la vie religieuse, Sophie se marie à 19 ans avec Adrien Munet, âgé de 23 ans. Orpheline de mère dès son enfance, Sophie reportera toute son affection sur ses enfants.

Le quotidien de Madame Munet est imprégné de religieux. C'est une femme très spirituelle, ne songeant jamais à elle-même et n'aspirant qu'aux choses divines : un oratoire fait partie de la maison. En toute circonstance, sa pensée va vers Dieu. D'une grande piété, elle récite chaque jour le chapelet. Vivant en Dieu, elle communique cet amour à ses enfants. Imprégnée de la spiritualité du Sacré-Cœur, elle consacrera Alice à sa naissance au Sacré-Cœur de Jésus.

Mère vigilante et éducatrice, Madame Munet est ferme et douce à la fois à l'égard de ses enfants. Alors que les garçons vont en pension, elle garde ses filles à la maison, très attentive à leur éducation chrétienne. Elle leur donne l'exemple de la messe quotidienne qu'elle ne manque jamais malgré ses obligations mondaines.

Sensible, humble, généreuse, elle ne manque jamais une occasion de faire le bien ; elle assiste les pauvres, aidant chaque année deux personnes à se rendre à Lourdes. Son abnégation atteindra son apogée à

2. *Biographie*, p. 237.

la fin de sa vie, quand elle encouragera ses deux filles à soigner les soldats africains, à Menton, malgré une terrible maladie qui aurait pu légitimer leur présence auprès d'elle.

Ce regard sur la famille d'Alice et de Marie-Thérèse, sur le milieu fervent dans lequel elles ont évolué, nous permet de mieux comprendre la personnalité des futures fondatrices.



Telle que restaurée elle apparaît en 2016, l'ancienne Villa Cottin que les Munet louaient chaque hiver avant de l'acheter en 1904. Elle devint alors la « Villa de la Vierge ».



2

La lente germination d'une vocation

Adrien et Sophie Munet eurent six enfants : *René*, né en 1863 et mort à l'âge de 9 ans, en 1872 ; *Marie-Antoinette*, née en 1864, mariée à Vital de Clavière, décédée à Cannes en 1907, après la naissance de son huitième enfant ; *Georges* né en 1866, marié à Louise de Domp sure, décédé à Menton en 1936 (sa femme décédera également à Menton en 1937) sans avoir eu d'enfant ; *Maurice*, né en 1868 décédé à 5 mois, en 1869 ; puis viennent les deux dernières : *Alice* et *Marie-Thérèse*.

Les deux sœurs inséparables

Alice est née le 21 janvier 1870 à Belley dans l'Ain, aux portes de la ville, sur la colline de Leschaux, où ses parents avaient leur demeure. Elle vient ainsi au monde entre deux deuils : le décès, en 1869, de son frère, Maurice, survenu un an avant sa naissance, et le décès, en 1873, de son frère aîné, René, alors qu'elle avait deux ans. On devine combien Alice fut aimée de sa mère pour se consoler de la mort de ses deux garçons.

Marie-Thérèse est née le 20 février 1876 à Belley, donc six ans après sa sœur Alice. De santé fragile dès sa naissance, comme on pensait qu'elle ne vivrait pas, elle fut baptisée en toute hâte avec de l'eau provenant de Lourdes. Elle survécut, à la joie d'Alice, son aînée de six ans, qui en fit sa protégée durant toute sa vie. C'est à cause de sa santé fragile que la famille Munet fut amenée à faire des déplacements, d'abord à Pornic sur la côte Atlantique, puis plus tard à Cannes et à Menton.

Alice se sentait responsable et toute attentionnée envers cette petite sœur que le Seigneur semblait lui avoir confiée. Elle exerça envers elle beaucoup de patience et de bonté. C'est à son chevet qu'elle fait son

apprentissage d'infirmière. Les deux sœurs ne se quittaient pas, partageant leur temps entre la peinture, la lecture, la musique :

« Alice s'effaça totalement en faveur de sa petite bien-aimée et, pour laisser celle-ci étudier et développer particulièrement la peinture entre autres, elle se dévoua à lui en faciliter tous les moyens [...] Son goût très juste, très élevé, dirigeait le travail de sa sœur et si celle-ci était la main qui exécutait, Alice était les yeux qui voyaient et lui montraient le Beau, et de plus en plus il en fut ainsi dans la vie des deux sœurs¹ »



Alice et la jeune Marie-Thérèse.

Marie-Thérèse semble avoir grandi dans l'ombre de sa sœur, n'ayant pas une personnalité aussi affirmée qu'elle, les initiatives venant toujours d'Alice. Mais les deux sœurs, vivant dans une intimité profonde, c'est Marie-Thérèse qui assurera la continuité de l'œuvre apostolique après le décès d'Alice, au nom d'une fidélité inaltérable et d'un amour inconditionnel pour sa sœur. Elle, dont on se demandait si elle vivrait longtemps, est décédée à Menton, à l'âge de 97 ans, c'est-à-dire 49 ans après sa sœur, le 12 juillet 1973.

Confidences précoces d'une d'enfant

De santé fragile elle aussi, Alice sort peu, ce qui lui permet de développer ses qualités culturelles et artistiques : le dessin et la peinture, la littérature et la musique.

À l'âge de 9 ans et demi, ses parents la conduisent à Lalouvesc, au tombeau de saint François Régis, pour demander à ce dernier de fortifier la santé de leur fille, à la suite de quoi Alice n'a plus d'angine... L'année suivante, ils la conduisent à dos de mulet en pèlerinage à La Salette,

1. *Biographie*, p. 37.

où la Vierge était apparue à deux enfants en 1846, afin d'attirer sur leur fille la protection de la Vierge. Ce sont les grands voyages de son enfance.

Alice rêve d'être missionnaire en des pays lointains et d'y subir le martyre. Voilà ce qu'elle écrit dans son carnet de confidences, un an après sa première communion :



« Oh ! Si je pouvais mourir martyr, ô que je serais heureuse, je serais trop heureuse. Si ma chère Maman mourait, je sais bien où j'irais. Oui, je le sais, j'irais convertir les infidèles, je me ferais Sœur des missions². »

Elle n'a que 12 ans (*photo ci-dessus*), et n'entrera que beaucoup plus tard en contact avec les païens d'Afrique.

De 12 à 15 ans, elle continue à penser : « Je serai religieuse missionnaire³. » Trente ans plus tard, son désir se trouvera réalisé de la manière la plus inattendue.

Les années d'adolescence

Madame Munet veille très attentivement à l'éducation de ses enfants, particulièrement de ses filles. Elle-même leur apprend le catéchisme et les prépare à leur première communion dans une ambiance pieuse et recueillie.

Les années s'écoulent douces et sereines, occupées à l'étude scolaire sous la vigilance de leur mère et d'une institutrice choisie pour sa moralité « sans faille. »

Très vite Alice s'exerce à maîtriser son caractère ardent, par la patience, le calme, la persévérance dans ses actions. À l'image de sa mère, qu'elle vénère plus que tout, Alice donne à Dieu une grande place dans sa vie. Chaque jour, elle accompagne sa mère à la messe.

Alice grandit et devient une belle jeune fille. À 16 ans, à l'occasion du mariage de sa grande sœur, Marie-Antoinette, avec Vital de Clavière,

2. *Biographie*, p. 13.

3. *Ibidem*.

elle paraît pour la première fois dans le monde. Elle y fait sensation et reçoit plusieurs demandes en mariage, qu'elle refuse.

Jusqu'en 1891, Alice et sa famille passent neuf mois à Lyon et les trois mois d'été dans un chalet au hameau de Panissière, près de Lamure-sur-Azergues. C'est alors que Marie-Thérèse est gravement blessée par une chute sur le genou et doit rester immobilisée. Les médecins conseillent aux parents un long séjour au bord de l'océan :

« De ce premier déplacement devait suivre un enchaînement de voyages et de changements de lieux qui amèneraient avec eux toute une évolution dans l'état d'âme d'Alice et qui devaient être les sinueux détours par lesquels la Volonté divine tout doucement la préparerait à ce que le Seigneur attendait d'elle plus tard⁴. »



Maison d'été au hameau de Panissière, près de Lamure-sur-Azergues, avec les deux sœurs assises en haut de l'escalier.

Un été tragique à Pornic

À Pornic, en Loire Atlantique, en 1891, la famille Munet loue un chalet pour l'été, le chalet Trianon, dont le jardin donne sur les rochers de la grève. Pornic, à l'époque, est une petite plage. À l'exception d'une courte absence pour un pèlerinage à Sainte-Anne-d'Auray où son père la conduit et une traversée jusqu'à l'île de Noirmoutier, Alice ne quitte pas la chaise longue où repose sa petite sœur. Elle est très attentive à sa

4. *Biographie*, p. 24.

petite malade, lui faisant la lecture, entre autres de la vie du Curé d'Ars, ou contemplant avec elle le paysage.

Mais le 20 août de cette année 1891, Alice est prise d'un violent point de côté qui l'empêche de respirer : c'est une pleurésie purulente, occasionnée peut-être par de trop longs bains dans la mer. La maladie s'intensifiant, les médecins conseillent à la famille de rentrer au plus vite à Lyon. Désespérés, les parents confient Alice à Notre-Dame, lui promettant d'aller à Lourdes le printemps suivant, si elle guérit. Un jour, après de nombreuses journées d'angoisse, la fièvre tombe brusquement et la toux s'arrête. Alice est miraculeusement guérie, à la grande surprise des médecins. L'un d'eux déclare : « Non, cela ne peut se terminer ainsi. Attendez-vous à des rechutes. Il est impossible qu'il n'y en ait pas... Ne vous réjouissez pas... Attendez. » Mais il n'y eut aucune rechute. Alice est donc bien miraculeusement guérie⁵.



À 22 ans, Alice sérieuse...

... et souriante.

Au cours de l'hiver suivant, il y eut une épidémie d'influenza. Monsieur Munet demanda au médecin d'examiner Alice, à cause de sa pleurésie précédente. – « De quel côté, Mademoiselle, avez-vous eu votre pleurésie ? » – « Dites-le-moi vous-même, Docteur ! ». Celui-ci prit un ton rassuré pour déclarer : – « Ce devait être du côté droit. » – « Oh ! Non, Docteur, c'était au contraire du côté gauche. » Dans les années qui vont suivre, Alice subira comme tout le monde la grippe et le rhume.

5. *Biographie*, p. 24.

Invariablement chaque auscultation se terminait par cette affirmation : « Vous avez un bon coffre, Mademoiselle. » Sans le savoir, les médecins chantaient un hymne de gloire à Notre-Dame de Lourdes ⁶.

Désormais Alice se met sous la protection de la Vierge Marie et elle remercie Dieu de ce qui lui est arrivé : « Souvent elle bénit cette maladie qui lui avait valu de grands bienfaits : celui d'avoir senti alors le peu qu'est la vie ; celui de savoir désormais s'identifier aux malades pour compatir et pour soulager⁷. »

À Cannes, Lourdes et Royan

En décembre 1891, la famille Munet quitta Lyon pour se rendre à Cannes. Ce n'était pas pour Alice, complètement remise et sans convalescence, mais pour la santé de Marie-Thérèse. Ce fut à la Bocca que se passa l'hiver, dans un chalet pas très loin de l'église. L'hiver était occupé à la lecture et à des études de piano, car Alice était une grande musicienne.



Les deux sœurs musiciennes, Alice à la harpe.

6. *Biographie*, p. 26.

7. *Biographie*, p. 24.

Au début du mois de mai 1892, la famille Munet quitta Cannes pour un long voyage jusqu'à Lourdes. On y passa trois jours pour remercier la Vierge de la guérison d'Alice et pour demander la guérison de Marie-Thérèse. Cette nouvelle guérison sera obtenue, mais pas immédiatement. Les deux sœurs achètent de belles statues de Notre-Dame de Lourdes que chacune placera sur le bureau de sa chambre.

Après un été passé à Royan, ou plus exactement sur la plage voisine de Pontailiac, puis un automne prolongé à Lyon, l'état de Marie-Thérèse oblige encore la famille Munet à passer l'hiver 1892-1893, dans le Midi, et cette fois-ci, c'est à Menton que le papa trouve à louer, la villa Cottin. C'est une belle construction, entourée de rochers et d'un jardin. Elle domine la gare et un nouveau quartier, avec une splendide vue sur la mer. Désormais, il pourra louer cette villa, chaque année, pour y passer l'hiver.

Menton, un village à la frontière italienne

À cette époque, Menton était un petit village, situé à la frontière italienne et rattaché à la France sous l'empire de Napoléon III. C'est un village de pêche et d'agriculture, essentiellement des agrumes (oranges, citrons) et des olives. Les cultures se font en terrasses. Riches et pauvres, chacun a son lopin de terre qu'il cultive. Menton reste à l'écart de l'agitation politique qui secoue toute l'Europe. C'est une bourgade calme et tranquille qui séduit.

Peu à peu la renommée du climat attire des estivants venus de partout, Anglais et Russes entre autres. On y construit de grands palaces. Le chemin de fer et le tramway y font leur apparition. Si les riches y viennent passer l'hiver, les habitants sont pauvres. En effet, à Menton, dans les années 1900, de nombreuses familles sont dans la misère. Tout va à peu près si le père a un



emploi. Mais, si la maladie ou la vieillesse empêchent l'homme de travailler, la misère s'installe, car aucun secours ni aucune allocation ne sont prévus. Il ne reste que la bonne volonté des uns et des autres pour aider les plus défavorisés.

C'est donc dans ce terrain prédisposant à la vocation que Dieu lui destine, que pourront se déployer toute la bonté et la générosité d'Alice.

À Menton va se réaliser l'appel de Dieu

Pour Alice et Marie Thérèse Munet les journées, à Menton, se déroulent suaves et douces. L'étude, la lecture, la peinture et la musique remplissent les journées.



Alice s'occupe aussi beaucoup de Marie-Thérèse, encore immobilisée sur sa chaise longue. Le long état maladif de Marie-Thérèse crée entre les deux sœurs une intimité indissoluble. Les deux sœurs ne se quittent pas, menant une vie paisible.

Alice joue parfaitement du piano, de la guitare et de sa chère harpe, cadeau de son père. Très bonne musicienne, elle anime les messes de la petite église Saint-Joseph de Carnolès, sa paroisse.

Alice reste insensible à toute demande en mariage, ayant la vision d'un idéal trop élevé. Cependant, « s'insinuant peu à peu, une douce envahisseuse

À la Villa, Alice, ses cabas pour les pauvres, et le sourire...

prenait sa place dans les calmes journées, et elle allait devenir l'accapareuse terrible. C'était : la Charité⁸. »

À la villa, passent de temps en temps la marchande de fleurs, l'éta-meur, le rémouleur, toutes sortes de petits métiers... Alors, bien vite, Alice quitte sa lecture, son instrument de musique et accourt vers la cuisine. Là, elle accueille en souriant le nouveau venu, en qui elle voit un envoyé du Seigneur, et trouve quelque chose à lui offrir. Chacun repart heureux de la villa. Bientôt, beaucoup prennent l'habitude de venir.

Alice reconnaît qu'elle doit beaucoup à l'ambiance de la ville de Menton dans l'évolution de son caractère. Elle parle de douceur, de pureté, de paix, de beauté, autant de qualités des lieux qu'elle considère comme ayant contribué à l'élévation de son âme et à l'éveil de son idéal, et donc de sa vocation.

C'est là que Dieu va utiliser ses talents pour faire le bien et l'appeler à son service. Alice écrit dans ses notes :

« O Menton, je te remercie... Tu m'as faite bonne ; avec ma nature ardente je devenais et j'étais absolue, de cet absolu qui fait que l'on est dur dans ses opinions, que tout ce que l'on fait avec ardeur est d'une ardeur austère⁹... »

Les mois d'été à Panissière

La charité d'Alice ne se limite pas aux pauvres de Menton. Au cours de l'été, durant les séjours au chalet de Panissière, près de Lamure-sur-Azergues, Alice aime entrer en contact avec les paysans, visiter les pauvres, les malades, les mourants et s'occuper de l'éducation religieuse des enfants. En tout, elle cherche à glorifier Dieu, à le faire connaître et aimer. Continuellement, Alice est gaie, se dominant toujours, ne montrant que de la douceur, de la patience, de la bienveillance et de l'humilité.

Au cours d'un voyage en Suisse, à Interlaken, elle rencontre un jour une pauvre famille. Elle y intéresse son père. Celui-ci prend en charge la pension de l'aînée, sourde et muette, dans une institution privée. Cette fille y restera plusieurs années et en sortira instruite et capable de gagner sa vie.

8. *Biographie*, p. 40.

9. Dans ses notes, *Biographie*, p. 31.

Les mois d'automne se passent à Lyon ; c'est le moment où l'on y achète les cadeaux de Noël pour les pauvres et les enfants de Menton, car Noël à Menton est la fête la plus aimée.

La « Villa de la Vierge » à Menton



Alice et Marie-Thérèse
à la « Villa de la Vierge ».

Chaque hiver, la famille Munet se rend à la villa de Menton. Alice et Marie-Thérèse sont de plus en plus attachées à cette petite ville et à tout ce qui s'y vit. Elles voient en ces lieux une bénédiction divine, d'autant plus que c'est là, que Marie-Thérèse se rétablit définitivement.

À la demande de ses filles, Monsieur Munet achète en 1904 cette villa qu'il louait depuis plusieurs années, et on lui donne le nom de « Villa de la Vierge ».



À Menton,
la villa Cottin,
achetée en 1904
et devenue
la « Villa de
la Vierge »,
avec les deux
sœurs Munet
en haut
de l'escalier.

Dans l'entresol de la villa se trouve une grande citerne d'eau que l'on vide. Durant trois jours, une eau limpide s'en écoule. En voyant cette eau ruisseler et sans savoir ce que réserve l'avenir, Alice ne peut s'empêcher d'y voir une image des bienfaits qui, un jour, se répandront de la villa de la Vierge vers l'extérieur. Une fois la citerne vide, elle s'exclame : « Mais on dirait une petite église ! » On la transforme en une chapelle dont Alice se fait l'architecte. Avec l'autorisation de l'évêque la première messe y est célébrée, le 11 février 1905.



La citerne devenue chapelle.

« Pensez surtout aux malades »

Adrien Munet put jouir pendant deux hivers de sa chapelle à la « Villa de la Vierge », où il fait ériger un chemin de Croix. Alors qu'il était encore à Lyon, il tomba malade. Le jour de la Toussaint, il était très mal. Un prêtre de la paroisse d'Ainay lui avait apporté la sainte communion. Ce jour-là, il fit envoyer à plusieurs paroisses pauvres de Lyon, une somme d'argent pour les indigents malades. Il disait à ses enfants, dans ses derniers jours : « Vous vous occupez des pauvres, c'est bien ;

mais pensez aux malades, surtout aux malades¹⁰. » Trois semaines plus tard, le 20 novembre 1906, il mourait dans sa ville natale de Lyon comme il le souhaitait. Il fut inhumé dans un caveau familial, au cimetière de Loyasse, sur la colline de Fourvière.

Une nouvelle grotte de Lourdes

Monsieur Munet avait acheté des terrains rocheux, boisés de pins et d'oliviers, derrière la « Villa de la Vierge », qui dominent la vallée du Borrigo. Alice pensait les réserver à la solitude, à la prière et au repos, ce qui se fera effectivement plus tard :



La grotte de Lourdes de la villa.

« C'est là qu'Alice pensa réaliser un rêve ancien à la gloire de sa grande guérisseuse d'autrefois : reproduire aussi exactement que possible la chère grotte de Lourdes dont la blanche Vierge – son nom n'avait-il pas déjà été donné prophétiquement à la villa ? – serait la protectrice de la vallée¹¹. »

Madame Munet quittait alors Lyon pour vivre désormais avec ses deux filles à Menton. Pour réaliser une réplique exacte de la grotte de Lourdes, elle y envoie deux des plus habiles rocailloux de la région, pour s'en inspirer, et elle achète une immense statue. C'est ainsi que Menton possède une des plus fidèles reproductions de la grotte de Massabielle. Les

10. *Biographie*, p. 65.

11. *Biographie*, p. 82.

travaux durèrent plusieurs mois. Le 11 février 1908, l'évêque de Nice, Monseigneur Chapon, vint en procession la bénir.

Certains avaient conseillé à Alice de rendre la grotte moins visible des quartiers de la ville. Elle leur avait répondu :

« Non, elle sera ici, au contraire, afin d'être vue de tous. Quant à ceux qui n'aimeraient pas la voir, ils n'auront qu'à ne pas lever les yeux ¹². »

Trouver Dieu en toute misère humaine

À cette époque, Alice lit la vie de saint François d'Assise. Cette lecture va marquer sa vie spirituelle. Les familles que secourt Alice deviennent de plus en plus nombreuses. Très délicate à leur égard, Alice les accueille dans la petite grotte aménagée à cet effet derrière la villa, où chacun l'attend avant d'être reçu en particulier. Elle les écoute avec bonté et bienveillance, dans une totale disponibilité, n'hésitant pas à laisser ses chères occupations, se faisant toute à tous, avec un sourire chaleureux.

Elle visite aussi les malades, les soulageant par quelque réconfort matériel et spirituel ; elle fait inscrire des enfants à l'école et écrit la correspondance des plus pauvres. À la villa, elle enseigne le catéchisme. Toutes ces activités font que bientôt, il n'y a plus de place pour sa chère musique. « Le don de soi est pour elle l'essence de la religion de Jésus [...] "Dieu aime le donateur joyeux" (Écriture Sainte). Voilà bien la définition de la charité d'Alice. Donner en joie, donner avec joie, et par conséquent donner aussi la joie ¹³. » Elle puise sa force dans l'Évangile qui est son seul livre de méditation.

Cependant Alice restera toujours à l'écart des œuvres organisées. L'action personnelle et intime est sa manière d'agir : « Le bien ne fait pas de bruit et le bruit ne fait pas de bien ¹⁴. »

12. *Biographie*, p. 82.

13. *Biographie*, p. 45.

14. *Biographie*, p. 47.

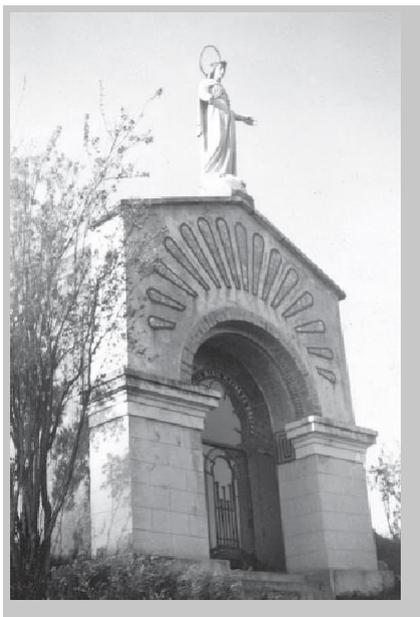
Une école chrétienne dans le quartier

En 1907, grâce aux dons de sa mère, Alice fait construire l'école de l'Immaculée-Conception dans le quartier proche, en dessous de la grotte de Lourdes et de la « Villa de la Vierge ».

Elle s'investit de plus en plus dans l'éducation religieuse des enfants et des jeunes. Elle organise des patronages pour eux. Elle devient une figure familière dans les ruelles de son quartier, assistant les malades et les mourants qu'elle prépare au « dernier voyage ». Non seulement elle soulage leurs misères, mais son grand souci est de les attirer à Dieu. Une jeune fille dira d'elle :

« Mademoiselle Alice donnait tout et se donnait elle-même à tous sans compter, mais elle eût voulu se multiplier au fur et à mesure que sa charité rayonnante au loin, lui amenait de nouvelles souffrances à calmer et de nouvelles misères à secourir, de nouveaux conseils ou encouragements à prodiguer¹⁵. »

Une chapelle dédiée à Notre-Dame de Toutes Grâces



À Lamure-sur-Azergues, Alice fait entreprendre des travaux de réparation à la petite église du village. Au hameau de Panissière, en haut de la colline, sur les « Crêts » se trouve une mesure abandonnée. Plusieurs années auparavant, dans cette mesure, deux pauvres vieux avaient été trouvés morts, gelés, pendant une nuit d'hiver. Alice achète cette mesure si bien placée sur la hauteur et la transforme en chapelle. Elle fait construire deux piliers massifs supportant une voûte. Sur le tympan se détache un faisceau lumineux de verreries bleues.

Au sommet on fixe une statue de Marie Immaculée, sur le modèle

15. *Biographie*, p. 71.

de la Vierge du clocher de Fourvière, mais un peu moins haute: c'est tout de même une statue imposante de presque 4 mètres de haut ! (Celle de Fourvière mesure 5 m 60 de haut.)

Le 4 août 1909, cette énorme statue, pesant trois tonnes, fut amenée sur un char traîné par six paires de bœufs et fut hissée avec de grandes difficultés sur le sommet de la chapelle. Dix jours plus tard, le 15 août, fête de l'Assomption, une solennelle procession est organisée pour honorer la Vierge sous le beau nom donné par Alice : « *Notre-Dame de Toutes Grâces et Consolations* ».

Le 8 septembre suivant, le prêtre de la paroisse vint célébrer la première messe dans cette chapelle. C'est ainsi que la Vierge, du haut de cette colline, protège la vallée de l'Azergues, comme la vallée du Borrigo, à Menton grâce à Alice.

À l'occasion de son centenaire, au cours de l'année 2009, une association s'est constituée et a mené les travaux de rénovation de cette chapelle que domine la statue de la Vierge Marie.

Infirmière de la Croix Rouge

À travers l'épreuve de la maladie, Alice avait effectué une double prise de conscience : celle d'avoir senti que la vie est peu de chose et celle de pouvoir s'identifier aux malades, de compatir à leurs souffrances. Le fait d'avoir entièrement vécu pour sa jeune sœur, Marie-Thérèse, pendant de longues années, avait préparé Alice à devenir infirmière diplômée.

En 1911, après avoir suivi les cours d'infirmière de l'ADF (future Croix Rouge Française), Alice, obtient son diplôme au dispensaire de Menton. Sur dix candidates, elle se classe



première par l'excellence de ses résultats, et en 1915, elle réussira brillamment son majorat.

Cet épisode de la vie d'Alice à Menton fut le prélude décisif de ce qui allait suivre. Tout ce qu'elle avait vécu allait se déployer d'une manière plus radicale envers les tirailleurs sénégalais, à travers lesquels elle découvre un continent à évangéliser.

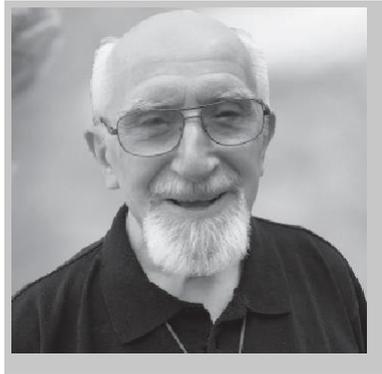




Conclusion

Quelle merveilleuse fidélité au charisme des origines !

Au terme de ce « *Retour aux sources* » sur l'histoire d'Alice Munet et de sa Famille Missionnaire pour lequel beaucoup de documents d'archives ont été rassemblés, le Père Gilles Babinet SMA qui a été une aide précieuse pour la rédaction de cet ouvrage, témoigne de son admiration.



Gilles BaBinet, SMA.

« Admiration devant Alice qui s'est mise au service de sa petite sœur Marie-Thérèse, malade pendant de longues années.

« Admiration devant la générosité d'Alice partout où elle passe et vit, en particulier à Menton, jusqu'à sacrifier son goût de la musique, du dessin et de la lecture pour se mettre au service des pauvres.

« Admiration devant les deux sœurs Alice et Marie-Thérèse qui se sont engagées comme infirmières bénévoles auprès des soldats blessés, et de préférence auprès des "Tirailleurs Sénégalais".

« Admiration devant la semence, la germination et l'éclosion de la vocation de Mère Alice Munet et de sa sœur Marie Thérèse, au contact de ces soldats africains si patients, si doux, si sérieux.

«Admiration devant ces deux Sœurs qui cherchent à partir en Afrique et prient sans cesse à la manière de saint Paul : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? »

« Admiration devant la fidélité de Marie-Thérèse au charisme voulu par sa sœur Alice, même si ce fut de manière un peu entêtée, face au Père Jean-Marie Chabert.

« Admiration devant les Sœurs qui sur le terrain ont accepté de suivre les conseils des différents préfets et vicaires apostoliques.

« Admiration devant la fondation des divers Foyers au service des soldats africains, foyers voulus par Mère Marie-Thérèse, jusqu'à cette généreuse trouvaille des "Foyers volants".

« Admiration devant ces quelques foyers au service des émigrés africains et autres comme à Marseille ou en Hollande dans le passé.

«Admiration devant ces Sœurs Missionnaires qui n'ont jamais oublié qu'elles étaient des catéchistes autant et plus que des infirmières et des enseignantes.

« Admiration devant ces Sœurs qui tiennent à être fidèles à l'heure d'Adoration quotidienne devant le Saint Sacrement exposé, malgré leurs nombreuses activités et leur fatigue, malgré la chaleur moite et souvent les moustiques !

« Admiration devant ces Sœurs qui n'ont jamais reculé pour courir, de village en village et de quartier en quartier, afin d'annoncer la Bonne Nouvelle de Jésus aux vieux et vieilles, aux pauvres et aux blessés de la vie, aux malades et aux mourants.

«Admiration devant leur généreuse facilité à abandonner leurs œuvres à d'autres congrégations religieuses, dès le moment voulu, pour aller toujours plus loin auprès des populations les plus abandonnées, à la manière apostolique désirée de Monseigneur de Brésillac.

« Admiration devant ce charisme spécial que les Sœurs, quoique moins nombreuses, veulent sauver, en communiquant leur flamme apostolique à de jeunes Sœurs africaines qui ont décidé de marcher à leur suite et de poursuivre leur œuvre missionnaire.

« Oui, quelle grande admiration devant ces Sœurs Missionnaires Catéchistes du Sacré-Cœur ! »

Ecce Ancilla Domini : « **Je suis la Servante du Seigneur** », selon la devise de l'Institut.



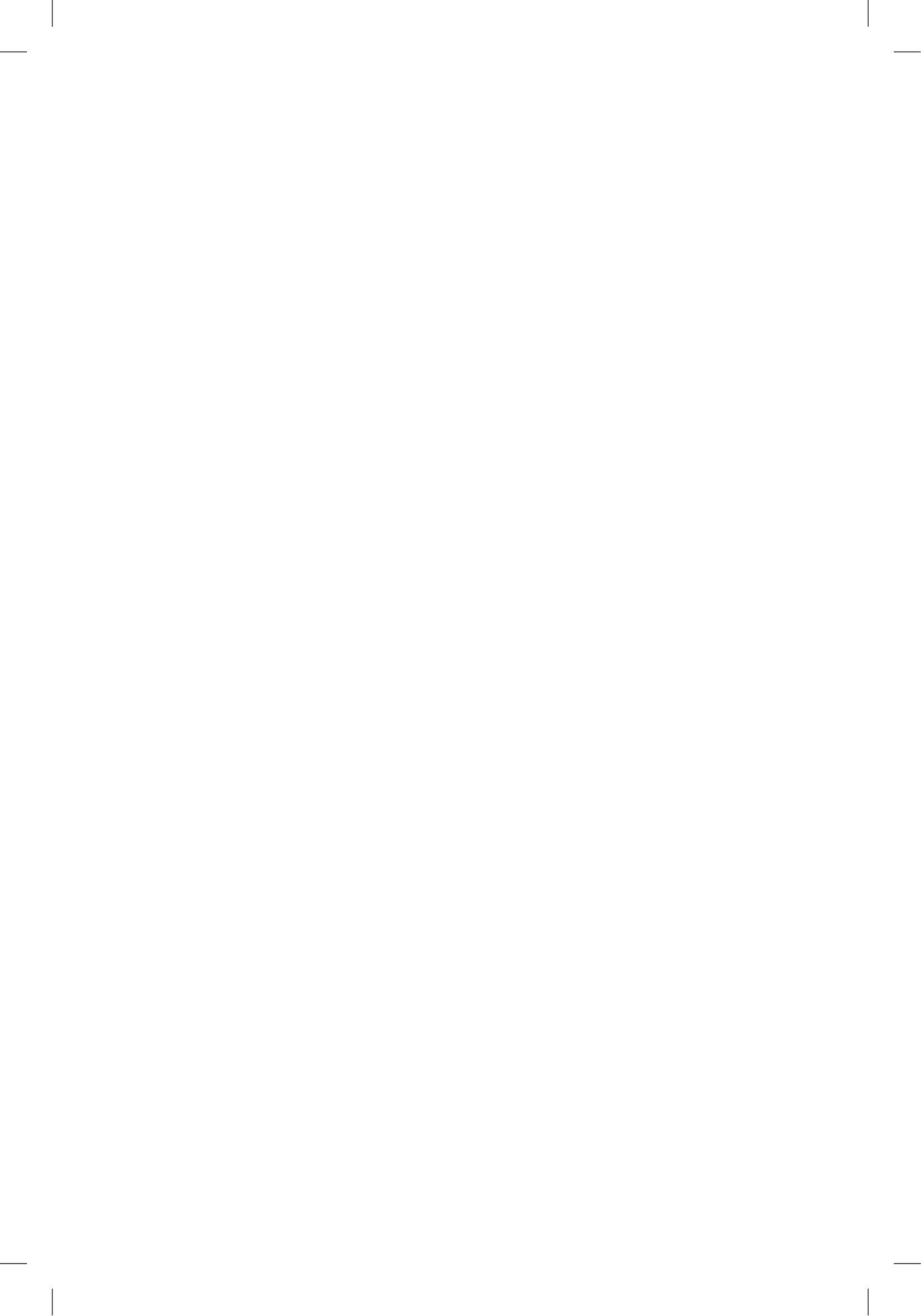


Table des matières

Préface	
Monseigneur Jean Bonfils	5
Avant-propos	9
Chapitre I: Le terreau familial d'une vocation	11
Chapitre II: La lente germination d'une vocation	17
Chapitre III : L'éclosion d'une vocation.	
La guerre 1914-1918	33
Chapitre IV : Le temps de l'obscurité, 1919-1921	61
Chapitre V : Naissance de la fondation (1922-1924)	67
Chapitre VI : Le temps des années de turbulence	
(1923-1924).	81
Chapitre VII : Dans l'attente d'une reconnaissance	
officielle (1933-1950)	105
Chapitre VIII : Comme un arbre pousse, grandit...	
(1933-1955).	125
Les huit premières fondations en terre africaine	
(1926-1933)	125
1926 – La fondation à Kpandou, en Gold Coast	125
1927 – La fondation à Atakpamé, au Togo	125
1927 – La fondation à Sinématiali, en Côte d'Ivoire	136
1929 – La fondation à Katiola en Côte d'Ivoire.....	141
1930 – La fondation à Dassa-Zoumé au Dahomey	144
1931 – La fondation à Eikwe en Gold Coast.....	148

1933 – La fondation à Axim en Gold Coast.....	153
1933 – La fondation à Abomey au Dahomey.....	155
les foyers africains en france de 1933	
À l'après-deuxième Guerre Mondiale	157
1933 – Le premier Foyer africain à Toulon	157
1934 – Le deuxième Foyer africain à Fréjus.....	159
1936 – Le troisième Foyer africain à Marseille	160
1938 – Le quatrième Foyer africain à La Rochelle	162
Période intensive dans les quatre Foyers.....	163
La guerre et la mobilisation des Sœurs	163
Les Foyers volants.....	164
La liste des camps volants	165
Mère Marie-Thérèse, de Foyer en Foyer.....	167
À l'hôpital colonial du château de Lanmary	167
Témoins de deux petits «Moïses» sauvés des eaux.....	169
les autres fondations en terre africaine	
de 1934 à 1943	170
1934 – Fondation à Dzodze en Gold Coast.....	170
1937 – Fondation à Akim-Swedru en Gold Coast.....	171
1939 – Fondation à Yadé au Togo.....	173
1943 – Fondation à Tomegbé au Togo.....	175
1951 – la première visite en afrique	
de la Supérieure Générale	177
Sinématiali, 28 mars 1951 - Eikwé, avril 1951 – Dzodzé	
Kpandu – Atakpamé, 15 juin – Bombuaka – Tomegbé	
Abomey, septembre	179
en 1952 à noépé : aide à la naissance	
d'une Congrégation autochtone	181
Les six colonnes fondatrices de la nouvelle congrégation	181
Les travaux de broderie et de tissage	182
Un changement vécu douloureusement.....	183
Un grand événement, le cinquantenaire en 2002	183
1955 – la deuxième visite en afrique	
de la Supérieure Générale	185
Noépé – Dzodzé et Abor – Abomey	186
Dassa	187

Tomégbé – Atakpamé	188
Yadé, 23 avril – Bombuaka, samedi 30 avril	189
Eikwé, 20 mai – Akim-Swedru, 26 mai – Abor, 10 juin	190
Dzodzé, 13 juin – Boniereka, 24 juin – Katiola, 5 juillet	191
Katiola, 13 juillet	192
Chapitre IX : L'avènement des indépendances (1955-1960)	
Un nouveau souffle avec Vatican II (1962-1965)	
Le Grand souffle des indépendances africaines	193
Le Ghana	193
La Côte d'Ivoire	195
Le Dahomey	196
Le Togo	197
un nouveau souffle dans l'Église avec Vatican II	
(1962-1965)	198
Deux papes pour un concile	198
Une activité accrue dans chaque mission.	198
Chapitre X : Un chemin de Mission « à l'apostolique »	
La vie des communautés au Ghana après 1950	
Kpandu jusqu'en 1955	201
Abor de 1955 à 1983	202
Eikwe jusqu'en 1959	207
Dzodze jusqu'en 1968	208
Akim Swedru jusqu'en 1978	214
Chapitre XI : Un chemin de Mission « à l'apostolique »	
La vie des communautés en Côte Ivoire après 1950	
Katiola jusqu'en 1987	219
Sinématiali jusqu'en 1997	223
Boniérodougou de 1951 à 1981	226
Niakaramandougou jusqu'en 1997	229
Offiaka de 1964 à 1971	231
Chapitre XII : Un chemin de Mission « à l'apostolique »	
La vie des communautés au Togo après 1950	
Atakpamé jusqu'en 1959	235
Djon-Kotara de 1959 à 1964	236

Tomegbé jusqu'en 1978	238
Bombuaka de 1951 à 1980	242
Pagala-Gare de 1961 à 2003.....	249
Yadé	258
Broukou depuis 1989	263
Chapitre XIII : Un chemin de Mission « à l'apostolique »	
La vie des communautés au Bénin et au Cameroun	
après 1950	267
Dassa-Zoumé jusqu'en 1975	267
Abomey jusqu'en 1958	274
La léproserie Saint-Joseph de Davougou de 1955 à 1985.....	275
Sokponta de 1958 à 1987	285
Kouandé depuis 1964	287
Kérou de 1966 à 2001	296
Parakou depuis 1997	301
Au Cameroun : Doumé depuis 2001.....	304
Chapitre XIV : La présence des Sœurs en Hollande	
(1958 à 1999) et en Belgique (1965-1968)	311
Les Sœurs à Ewijk de 1958 à 1972	312
Les Sœurs à s'Hertogenbosch de 1972 à 1994.....	315
Les Sœurs à Nijmegen de 1978 à 1999	317
En Belgique, à Chanly, au noviciat SMA, de 1965 à 1968	319
Chapitre XV : La présence des Sœurs en France	
après 1950	321
Lamure-sur-Azergues jusqu'en 1957	321
Osséja de 1940 à 1965.....	323
Morton de 1957 à 1970	326
Villé de 1962 à 1993.....	327
Les Mureaux de 1972 à 2001	331
Marseille.....	338
Saint-Didier-au-Mont-d'Or depuis 1966.....	344
Chaponost, Les Cartières depuis 2010	349
Menton, la Maison de la Vierge.....	352
Aujourd'hui en Europe comme en Afrique	369

Chapitre XVI : Le charisme au fil du temps	373
Le charisme chez Alice	373
Sa spiritualité	373
Un esprit de famille	375
Un apostolat de défrichage.	376
Des missionnaires au service de l’Afrique.	378
Le charisme initial vÉcu au fil du temps	378
À travers les Foyers, la même fidélité	379
Le souffle du Concile	379
Le tournant des années 1980	380
Les accents du Chapitre de 1998	380
Toujours à la recherche d’un souffle nouveau	381
Chapitre XVII : Les Affiliés ou Amis de l’Institut	383
Qui sont ces Affiliés ?	383
Moyens d’aider les missionnaires	383
Conditions d’affiliation	384
Leur rapide développement	384
Voici le texte de la prière des débuts de la fondation	385
Aujourd’hui les Amis de l’Institut	385
Chapitre XVIII : Le témoignage d’un Cardinal.	387
Un merveilleux souvenir	388
Une option préférentielle pour les pauvres	388
Ma première maîtresse en religion.	389
Une route spirituelle parcourue ensemble	390
Le visage n’a pas de couleur	390
C’est trop de bonheur !	391
CONCLUSION. Quelle merveilleuse fidélité au charisme des origines !	
par le Père Gilles Babinet, SMA	393
Annexes	
Les personnes ayant aidé les débuts de l’institut	397
Le Père Jean-Marie Chabert (1874-1933)	397
Le Père Éloi Genoux (1874-1936)	400
Le Père Pierre Marie Kernivinen (1876-1929)	401

Le Père Auguste Sordet (1867-1950)	402
Mère Marie de Saint-Lambert, fmm (1871-1934).....	404
Mère Majella du Très-Saint Rédempteur, fmm (1881-1965).....	405
Mère Céline-Hélène, fmm (1895-1949).....	406
Liste des Sœurs depuis le début de l'institut	409
Les différents auMôniers SMA À panissière et À MentoN.....	419
Tableau chronologique	421
Bibliographie	437
Table des matières	439